l. 95-1), pourrait indiquer que Sedulius utilise peut-être AN or, mais les variantes sont de simples fautes, qui ne permettent pas de supposer que l'auteur a connu un autre texte que celui du Pseudo-Isidore. — Sur l'ouvrage de Schindel, lire : Louis HOLTZ, *A l'école de Donat, de saint Augustin à Bède*, dans *Latomus*, 36, 1977, p. 522-538.

Dans le cas du Pseudo-Isidore, Sedulius atteint la tradition patristique sous la présentation la plus récente qu'en fournit un opuscule de la seconde moitié du VII^e^ siècle. Il en va de même pour les sermons de Fauste de Riez (p. 82, l. 33-37 ; p. 102, l. 42-45 ; p. 118, l. 14-22 ; p. 189, l. 39-46 ; p. 206, l. 34-39), qui ne sont attribués à cet auteur que dans un seul manuscrit, Karlsruhe 340 (Durlacensis 36), qui date du début du IX^e^ siècle selon B. BISCHOFF (*Mittelalterliche Studien*, 3, p. 27 et 127), et qui contient une ancienne collection de sermons de Césaire d'Arles. Sedulius a peut-être utilisé le manuscrit de Karlsruhe, dont la lecture attentive permettrait sans doute d'identifier quelques autres passages de son *Commentaire*, par exemple : p. 100, l. 80-81 = Ps. Faustus, *Serm. Eng.*, 7 ; *C. S. E. L.*, 21, p. 248, l. 9-11.

Sedulius cite souvent des prédications de l'époque patristique ; quelques pièces rares, comme les homélies du Pseudo-Origène sur saint Matthieu (cf. p. 46-56 par exemple) permettent d'identifier le recueil d'où proviennent ces extraits nombreux et divers : l'homéliaire qu'à la demande de Charlemagne Paul Diacre a composé vers la fin du VIII^e^ siècle, et sur lequel on peut consulter l'ouvrage de Réginald Grégoire, *Homéliaires liturgiques médiévaux*, Spoleto, 1980, p. 423-486. Par exemple (p. 79, l. 35 ; p. 83, l. 76), le commentaire de *Mt.*, 2, 16-18 (massacre des Innocents) est emprunté principalement aux trois homélies *In natale Innocentium* de l'homéliaire : sous le nom de Severianus (comme dans le *Commentaire*) le sermon 152 de Pierre Chrysologue (P. D., 1, 34) ; sous le nom de Ioannes (comme dans le *Commentaire*), le sermon 5 du Chrysostome latin (P. D., 1, 35) ; enfin Bède, *Homélie*, I, 10 (P. D., 1, 36). L'homéliaire de Paul Diacre est, à côté des commentaires de Jérôme et d'Hilaire sur Matthieu et du *De sermone Domini in monte* d'Augustin, la principale source utilisée par Sedulius et donne a son explication du premier Évangile son caractère particulier.

L'identification des sources réelles permet de mettre en évidence les particularités du *Commentaire* et probablement de déterminer l'origine de nombre de passages, dont la composition, malgré l'absence jusqu'à présent d'indication sur leur provenance, ne saurait être attribuée dans tous les cas à Sedulius.

Jean-Paul BOUHOT.

Éditions diverses.

PLAUTO, *Comedias I*, Edición y traducción de José Román BRAVO (Letras Universales) : Madrid, Ediciones Cátedra, 1989, 679 pages.

Ce premier volume consacré à Plaute comporte la traduction espagnole, sans le texte, des neuf premières comédies de Plaute selon l'ordre alphabétique, précédées d'une introduction générale sur Plaute, longue d'une centaine de pages. Celle-ci envisage successivement la biographie, avec la question du nom et celle du *corpus plautinum*, les rapports avec les modèles grecs, la structure des comédies, la typologie des personnages, la langue et le style, la métrique, la fortune de l'œuvre, la tradition manuscrite, les éditions et les traductions ; elle se termine par une bibliographie forcément restreinte, mais qui comporte l'essentiel (et que complètent beaucoup d'autres études citées dans les notes en bas de page). Cette présentation, on le voit très complète, se signale par une parfaite connaissance de

l'état de toutes les questions plautiniennes et par une prudence scientifique qui ne masque aucun des problèmes. Chaque pièce est précédée d'une courte introduction particulière, la traduction est accompagnée de notes généralement pertinentes. Comme en Italie, il y a donc en Espagne des éditeurs prêts à publier, en livres au format de poche, des œuvres antiques dans des traductions nouvelles, confiées à des spécialistes compétents : souhaitons que cette mode franchisse Alpes et Pyrénées.

Jean Christian DUMONT.

SENECA, *Phaedra*, edited by Michael COFFEY and Roland MAYER : Cambridge University Press, 1990, X + 219 pages.

Les auteurs présentent cette nouvelle édition de *Phèdre* comme le premier commentaire intégral de la pièce ; nous utilisons volontiers, en France, l'édition commentée de Pierre GRIMAL (coll. Érasme, n° 14), d'un format comparable mais d'une conception assez différente. L'édition de COFFEY et MAYER est précédée d'une introduction d'une quarantaine de pages où sont évoquées toutes les questions que l'on s'attend à trouver en cet endroit : vie de Sénèque et date des tragédies, données mythologiques, sources grecques et romaines, caractères rhétoriques, dramatiques et philosophiques de la pièce, manuscrits et histoire du texte, influence de la pièce de Sénèque dans la littérature européenne, métrique et prosodie. Entre autres éléments notables, signalons que les auteurs proposent de dater la tragédie des dernières années du règne de Claude, sur la foi d'un ensemble de critères externes et internes rapidement résumés p. 3-4 : on peut estimer qu'ils en disent trop ou trop peu. De toute façon la date envisagée est plausible, mais on aurait aimé une argumentation plus substantielle ; au demeurant, le problème de la chronologie des tragédies de Sénèque n'est peut-être pas aussi insoluble qu'on l'a souvent dit et mériterait d'être repris dans toute son ampleur.

Autre question épineuse : COFFEY et MAYER admettent que les tragédies ont pu être représentées de façon intégrale ou par extraits — cela se faisait — mais pensent néanmoins qu'en les écrivant, Sénèque avait en vue essentiellement la *recitatio*, à une ou à plusieurs voix. Il faut avouer qu'entre une vraie représentation, dans un théâtre et devant un vrai public, et la simple lecture par une seule personne, il a pu exister tant de formules intermédiaires qu'on ne sait plus trop que penser.

Le texte adopté par les éditeurs est en substance celui de O. ZWIERLEIN dans les Oxford Classical Texts ; on ne s'est écarté de ce modèle qu'en de rares endroits. Quelques variantes significatives sont indiquées de loin en loin, au bas de certaines pages : ces brèves indications ne sauraient tenir lieu d'apparat critique. Il est visible que l'établissement du texte, pour lequel plusieurs savants ont dépensé, ces dernières années, des trésors d'érudition, n'est pas le but que se propose ce petit volume.

Celui-ci réside principalement, sinon exclusivement, dans le commentaire, qui occupe les pages 88-196. Chaque scène est précédée d'une étude d'ensemble, où sont examinés la marche de l'action, la psychologie des personnages, le style et les images. Quant au commentaire lui-même, dans ses parties analytiques, il privilégie l'étude du sens au niveau du vocabulaire et de la syntaxe, ainsi que celle des sources. Les variantes textuelles ne sont pas discutées. La rédaction est sobre et dense : l'érudition britannique bannit tout romantisme, ignore la nouvelle critique et ne cherche pas à jouer au plus malin avec les textes. Le célèbre prologue de la pièce, en dimètres anapestiques, fait l'objet de plus de trois pages de commentaires ; les auteurs montrent avec raison que Sénèque y présente Hippolyte uniquement comme un chasseur et qu'il passe sous silence le caractère fondamental du héros, qui est

sa chasteté ou plutôt son aversion de l'amour. Mais quel est alors le rapport de cette scène avec la suivante et avec l'ensemble de la pièce ? La réponse qu'on nous donne est vraiment simple : « That a contrast in the characters exists is undeniable. That juxtaposition is a device of dramatic cohesion may be doubted... The opening scene adds nothing to the drama... » (p. 88). C'est dire que nous avons l'impression que la probité et la sobriété du commentaire s'accompagnent d'analyses un peu courtes et d'une exégèse minimale au niveau de l'esthétique littéraire. On nous avait habitués à autre chose ! Prenons un exemple encore, ou deux. Dans la célèbre scène de l'entrevue entre Hippolyte et la Nourrice, v. 435-482, COFFEY et MAYER ne voient qu'une suasoire sur le thème *an uxor ducenda sit* (p. 131), sans s'interroger sur la pertinence de l'argumentation et, donc, sur les intentions du dramaturge. Ils auraient pu montrer que la Nourrice emploie des arguments de coloration stoïcienne pour inviter Hippolyte à l'amour, et que ce dernier défend son genre de vie avec des considérations apparemment épicuriennes : tout le dialogue est placé sous le signe du paradoxe; à la ruse naïve de la Nourrice, Hippolyte oppose, si l'on ose dire, la réponse du berger à la bergère. Autre exemple : lorsque Thésée, à la fin de la pièce, essaie de reconstituer le cadavre de son fils en en ramassant les morceaux (v. 1247 sq.), les auteurs (p. 195 et cf. p. 17-18) ne voient là qu'un échec littéraire de Sénèque, une preuve de son mauvais goût. Ils citent les spectacles de l'amphithéâtre et un passage des *Métamorphoses* d'Apulée, qui n'ont rien à voir ici. C'est oublier, sans doute, que le dépeçage du cadavre d'Hippolyte fait partie, comme son nom même le suggère, de l'aspect le plus ancien de la légende du héros à Trézène. En montrant son père recomposant son cadavre, Sénèque clôt la pièce par un véritable retour aux origines du mythe. La portée tragique et même religieuse de ce choix ne doit pas être sous-estimée. A nous de surmonter notre répulsion et de comprendre les intentions du poète.

Le volume se termine par deux appendices où l'on trouve : 1) une liste d'emprunts textuels, montrant la part écrasante de l'influence de Virgile et d'Ovide; 2) le texte de la 4e *Héroïde*, ce qui facilite les comparaisons, si l'on n'a pas un Ovide sous la main (mais on devrait l'avoir !). A quoi s'ajoute une bonne bibliographie qui privilégie les titres récents.

Nous utiliserons avec profit ce commentaire clair, maniable et dense; mais nous nous souviendrons qu'il ne peut constituer qu'un tremplin à notre propre réflexion. Mais après tout, c'est peut-être cela même que les auteurs souhaitaient nous offrir.

Hubert ZEHNACKER.

LUCIO ANNEO SENECA, *I dialoghi, volume secondo, Consolazione a Marcia, Della vita felice, Della vita appartata, Della tranquillita dell'anima, Della brevita della vita, Consolazione a Polibio, Consolazione a Elvia* a cura di GIOVANI VIANSINO, con testo a fronte (BIBLIOTECA) : Milano, Arnaldo Mondadori editore, 1990, 890 pages.

Ce second volume fait suite au premier, paru en 1988, dont J. FILLION-LAHILLE a rendu compte dans cette revue (*R. É. L.*, 66, 1988, p. 294-295). Il est conçu selon les mêmes principes. Chaque dialogue est précédé d'une introduction et d'une bibliographie; il fait l'objet d'un commentaire abondant, l'ensemble des études étant placé après textes et traductions et occupant près de la moitié du volume. Suivent un index des noms propres et un index des mots et des notions. Nous avons là incontestablement une véritable somme sur tous les problèmes relatifs aux circonstances historiques, aux courants philosophiques et littéraires, qui sont aux sources des traités. Comme il avait été judicieusement observé, l'auteur s'inscrit dans la

longue tradition de ceux qui considèrent Sénèque comme un opportuniste, à la bonne foi douteuse, pouvant se servir de la philosophie à des fins d'intérêt et de justification. Par exemple, dans la *Consolation à Marcia*, l'exaltation en Crémutius Cordus du héros de l'indépendance intellectuelle devant le pouvoir, soutenue jusqu'à la mort, serait à expliquer par le désir de se refaire une virginité politique. N'est-ce pas, bien plutôt, l'affirmation d'une attitude qui, en dépit de compromissions rendues inévitables par le souci d'efficacité, a conduit Sénèque à partager le même sort ? Ou encore et plus gravement, le *De vita beata* serait conçu dans la seule perspective d'auto-défense, pour répondre aux griefs d'enrichissement dû à la faveur du prince : dans la première partie, la polémique contre l'Épicurisme, interprété avec mauvaise foi, n'aurait pas d'autre objet que de protéger Sénèque du reproche d'être un épicurien au sens vulgaire du terme et, dans la seconde, la qualité de *proficiens* ne serait revendiquée que comme un alibi pour le rendre invulnérable aux critiques. Mais c'est méconnaître toute la part d'autocritique contenue dans le traité et surtout son idée directrice : le bonheur est dans l'autonomie intérieure, que seul peut garantir l'épanouissement total de la raison, choisie par les Stoïciens comme ultime fin, car c'est le bien propre de l'être humain, comme le dit la dernière *Lettre à Lucilius* : « *Quemadmodum omnis natura bonum suum nisi consummata non profert, ita hominis bonum non est in homine nisi cum ratio perfecta est* » (*Ép.*, 124, 12). Mais ce bien, l'*animus liber, alia subiciens sibi se nulli*, fruit d'une application longue et tendue, on ne peut espérer l'atteindre que dans la vieillesse et, en attendant, il faut bien avoir quelque indulgence pour le *proficiens*. G. VIANSINO présente, en revanche, d'excellentes observations sur le bon usage des richesses par la pratique de la bienfaisance et des rapprochements suggestifs avec la littérature chrétienne. Et on lui saura gré, au sujet de la *Consolation à Polybe*, de mettre un tempérament à son ordinaire sévérité. Il juge, en effet, très humaine la contradiction entre les invectives du *Ludus* et les flatteries de l'*Ad Polybium*, qu'il se refuse d'expliquer, comme certains, par la parodie ironique mais considère justement comme l'indispensable prix à payer pour échapper à une situation dégradante et jouer auprès de Claude le rôle d'un conseiller politique. Et il a raison d'aller plus loin : l'œuvre, étant déjà une esquisse du *De clementia*, en annonce la pédagogie, qui consiste à donner au prince une image idéale de lui-même pour l'inciter à s'y conformer.

Mais, redisons-le, l'intérêt majeur de cette édition est dans l'ampleur du commentaire, qui donne une place sans doute trop étroite au style, mais situe bien la pensée de Sénèque dans l'ensemble de la culture gréco-romaine depuis les premières origines. Particulièrement bien venues sont les études sur la littérature consolatrice et la dialectique entre action et contemplation.

F.-R. CHAUMARTIN.

PLINY THE YOUNGER, *Correspondence with Trajan from Bithynia (Epistles X)*, translated, with an introduction and commentary by Wynne WILLIAMS : Aris & Phillips Ltd., Teddington House, Warminster, Wiltshire, 1990, X-159 pages.

Ce volume paraît dans la même collection que l'édition du livre IV des *Annales* de Tacite par D. C. A. SHOTTER dont j'ai rendu compte dans le précédent numéro de cette revue (p. 283) et il présente naturellement avec lui un certain nombre de traits communs : publication d'une partie limitée du texte, en l'occurrence, dans le livre X de la *Correspondance* de Pline le Jeune, les lettres échangées entre Trajan et Pline lors du proconsulat de Bithynie de ce dernier — ce qui exclut les lettres 1 à 14 — avec la volonté nettement affirmée de s'adresser à des étudiants débutants

de l'enseignement supérieur, ce qui oblige à être relativement simple et à rejeter tout appareil scientifique trop lourd. Dans une introduction brève et dense, W. WILLIAMS analyse le contenu des lettres retenues, en souligne l'intérêt et le caractère particulier, relève les différences avec le reste de la correspondance de Pline, s'interroge sur les conditions de publication de ces lettres. Vient ensuite un exposé également net et succinct sur le statut et le gouvernement des provinces sous les premiers empereurs, le rôle et le pouvoir des gouverneurs, des assemblées provinciales, une description historique, géographique et administrative de la province de Bithynie-Pont, enfin des indications sur la mission particulière et les qualités d'administrateur de Pline, dont la carrière est succinctement retracée. En ce qui concerne la date des lettres présentées, W. WILLIAMS, entre diverses solutions envisagées, penche pour la période 110-112.

La partie centrale de l'ouvrage (p. 22-85) est constituée par le texte auquel fait face, sur la page de droite, la traduction anglaise. Suivant les règles de la collection, ce n'est pas une édition critique, mais seulement la reproduction de celle de R. MYNOR des Oxford Classical Texts (1963), avec cependant quatre modifications indiquées p. 5 : 58, 5 *Prusam* (au lieu de *Prusiadam*) ; 65, 3 *Achaiam* (*Andaniam*) ; 81, 6 *Prusae* (*Prusiade*) ; 118, 2 suppression de *scribo iselastici nomine itaque eorum* ; il n'y a en dehors de cela sur le texte que quelques observations dans les notes, fort brèves, exception faite d'un appendice en fin de volume (p. 158-159) consacré aux problèmes spécifiques de la lettre 113. La présentation de cette partie du livre est nettement plus satisfaisante que dans l'ouvrage de D. C. A. SHOTTER, où c'est la reproduction d'un texte dactylographié ; je n'ai relevé qu'une faute d'impression : en 39, 6 (p. 36), *collecetur* pour *collocetur*.

Élève de A. N. SHERWIN-WHITE, W. WILLIAMS déclare n'avoir d'autre ambition que de présenter une version du commentaire de son maître allégée et adaptée au niveau scolaire des éventuels utilisateurs. Il pourra en satisfaire même de plus exigeants ; on peut dire que toutes les questions indispensables à une bonne compréhension du texte sont abordées de façon claire et sans vaine érudition ; indications suffisamment complètes sur les personnages, éclaircissements sur les diverses procédures administratives auxquelles il est fréquemment fait allusion, et surtout explication des termes techniques, nombreux et variés dans un texte comme celui-ci : je relève particulièrement les notes sur *caementum* (p. 101), les *diplomata* (p. 105-106), les *iudices* (p. 112), les θρεπτοί (p. 117), les *iselastici* (p. 155-156) : les remarques grammaticales, bien que n'étant pas l'objet propre de ce commentaire, ne sont pas non plus totalement absentes.

Bref, il me semble que ce type de publication correspond assez bien aux conditions et aux exigences actuelles de l'enseignement de nos disciplines, car une telle lecture, appuyée par des notes concentrées sur l'essentiel et rendues accessibles aux non spécialistes, peut contribuer de façon heureuse à l'initiation aux divers aspects de la civilisation latine.

J. HELLEGOUARC'H.

TACITVS, *Annals*, book IV, edited by R. H. MARTIN and A. J. WOODMAN (Cambridge Greek and Latin classics) : Cambridge Univ. Pr., 1989, VIII-283 pages.

Dans leur *Préface*, les deux auteurs justifient leur publication en rappelant une déclaration de R. SYME selon lequel le livre IV des *Annales* est le meilleur que Tacite ait jamais écrit et en remarquant que, malgré cela, aucun commentaire sur le texte latin n'a été publié en anglais depuis la première guerre mondiale. Sur ce dernier point, ils font erreur, puisqu'a paru en 1988 le commentaire anglais, sur le même

texte, de D. C. A. SHOTTER dont j'ai rendu compte dans le précédent numéro de cette revue (67, 1989, p. 283), à moins qu'ils n'aient voulu, en parlant de texte latin, faire allusion au fait que, dans ce dernier ouvrage, les références dans le commentaire sont données à partir de la traduction anglaise : ce serait bien de la subtilité.

Quoi qu'il en soit, une comparaison s'impose entre deux publications aussi proches. L'ouvrage de MARTIN-WOODMAN donne le texte latin sans traduction mais, à la différence de leur prédécesseur qui se contente de reproduire celui de l'édition C. D. FISCHER dans les Oxford Classical Texts series (1906), ils présentent une édition critique. Elle ne comporte d'ailleurs que peu de variantes par rapport à une tradition dans l'ensemble largement établie. Dans plusieurs cas, ils maintiennent le texte de *M* là où d'autres ont adopté une solution différente : 17, 1 *proinde* (*perinde* Rhen.); 49, 1 *iam muniebat* (*immuniebat* Koestermann); 74, 3 *atque eo per ambitum* (*eo* secl. Doederlein, Lenchantin, Koestermann); en 49, 3, ils préfèrent écrire *simulque*, à partir du texte de *M simuleque*, au lieu de *simul equi* choisi par d'autres éditeurs; en 73, 3, ils maintiennent, en se fondant sur R. SYME, *Ten studies in Tacitus* (Oxford Clar. Pr., 1970, p. 67), *Cethecio* au lieu de la correction *Cethego* généralement adoptée à la suite de Juste Lipse; en revanche, je ne suis pas convaincu qu'en 33, 1 *conflata rei publicae* proposé par Harrison soit préférable à *consociata rei p.* quand le texte de *M* est *consciata*.

Les éditeurs avancent, sauf erreur de ma part, quatre conjectures personnelles : en 28, 1, dans un passage qui a fait l'objet de diverses corrections, *peroranti filio* ⟨*pater*⟩ *praeparatur*, ce qui est proche de la leçon de Madvig *p. f. pater comparatur*; en 69, 3, R.-H. MARTIN suggère *pauens ciuitas* ⟨*cautissime*⟩ *agens aduersum proximos* au lieu de *pauens ciuitas tegens a. p.*, leçon de Juste Lipse, ce qui, remarquons-le en passant, introduit une triple allitération assez conforme à la pratique tacitéenne. En 59, 2, A. J. WOODMAN substitue au texte de *M Seianus genu uultuque et manibus*, *Seianus genu utroque et manibus* : je ne suis pas du tout convaincu de la nécessité de cette correction d'un texte jusqu'ici admis par tous les éditeurs, pas plus que je ne le suis par la modification en 21, 3 de *actitando* en *factitando*.

Le volume s'ouvre sur une introduction nettement moins développée que celle de D. C. A. SHOTTER, mais précise et méthodique, qui étudie successivement l'historiographie avant Tacite, la carrière de l'historien, les *Annales*, enfin le livre IV, avec l'examen des points suivants : structure du livre, langue et style, sources, Tacite et Tibère. Le commentaire est en revanche plus riche et plus varié que celui de SHOTTER, qui est essentiellement historique et idéologique; fort justement, les auteurs n'ont pas voulu seulement aider le lecteur à comprendre le texte de Tacite, mais aussi illustrer « the intrinsic fascination of his writing » (p. VII), et cela suffit à justifier cette nouvelle publication. On retiendra en particulier d'excellents développements sur les discours de Tibère (p. 117-119), sur l'*excursus* des chap. 10-11 (p. 123-132 : 11 pages contre 3/4 page dans SHOTTER), sur la description de la guerre de Thrace (chap. 46-51, p. 206-215) où est soulignée la combinaison des aspects réalistes et des thèmes conventionnels. Une originalité de ce commentaire est qu'à plusieurs reprises les deux auteurs présentent sur un même problème deux interprétations divergentes identifiées par leurs initiales respectives.

Je regrette d'avoir cependant à terminer sur une certaine réserve. J'avais dans mon compte rendu du livre de D. C. A. SHOTTER déploré le caractère presque exclusivement britannique de la bibliographie. Il en est malheureusement de même ici. Pour ne citer que quelques exemples, des auteurs aussi importants pour les études tacitéennes que H. BARDON, I. BORSZÁK, Ph. FABIA, F. KUNTZ (alors que les remarques grammaticales et stylistiques sont à juste titre fort nombreuses), E. PARATORE (auteur lui-même d'une étude sur ce livre IV, Rome, 1967),

C. QUESTA, P. WUILLEUMIER y figurent au rayon des inconnus. Par ailleurs, les deux auteurs en sont encore au *Lexicon Taciteum* de GERBER-GREEF-JOHN alors que la nouvelle *Concordantia Tacitea* de D. R. BLACKMAN et G. G. BETTS a paru en 1986. Ces absences pourraient se comprendre dans la mesure où ils déclarent destiner leur ouvrage avant tout à un public d'étudiants. Mais, comme ils manifestent aussi leur intention d'intéresser plus largement les spécialistes d'histoire et de littérature latines, il faut bien constater que, quelles que soient par ailleurs ses incontestables qualités, l'ouvrage ne répond pas pleinement à cette ambition. Indiquons pour terminer que la présentation est impeccable.

J. HELLEGOUARC'H.

Histoire littéraire.

The Cambridge History of Literary Criticism. Volume I, Classical Criticism, éd. George A. KENNEDY : Cambridge, Cambridge University Press, 1989, XVIII et 378 pages.

C'est une idée fort judicieuse que d'avoir entrepris cette nouvelle histoire de la critique littéraire grecque et latine, d'Homère à la fin de l'Antiquité. Il n'existe pas beaucoup d'ouvrages similaires; la plupart sont (eux aussi) en anglais : J. W. H. ATKINS en 1934 (rééd. 1952), G. M. A. GRUBE en 1965, D. A. RUSSELL en 1981. La *Antike Kunstprosa* de NORDEN traitait une partie du sujet; parmi les livres en français, si nous nous limitons à ceux dont la réputation a largement franchi nos frontières, l'*Histoire de l'éducation* de H.-I. MARROU et *La parole et la beauté* d'A. MICHEL sont dans la mouvance, mais n'ont pas le même objet et répondent à des préoccupations différentes. La *Cambridge History* est le fruit d'un travail collectif où sont intervenus Gregory NAGY (Harvard), George A. KENNEDY (Univ. of North Carolina), G. R. F. FERRARI (Berkeley), Stephen HALLIWELL (Birmingham), Doreen C. INNES (St. Hilda's College, Oxford), Elaine FANTHAM (Princeton Univ.), et Donald A. RUSSELL (St. John's College, Oxford).

Plusieurs écueils pouvaient menacer une réalisation de ce genre. L'un d'eux réside dans les problèmes d'harmonisation. On ne peut pas demander à sept savants différents de couler leurs apports dans un moule rigoureusement identique; il faut clairement découper la matière, éviter les redites, atténuer les disparités de méthode et de ton. Sur tous ces plans, le pari semble avoir été gagné, à quelques réserves près que nous formulerons par la suite.

Le second danger paraît résider dans la définition même de ce qu'on entend par « critique littéraire ». L'art est inséparable d'une conception consciente de ses propres lois; le poète définit sa place dans la cité; il impose ses préférences esthétiques, en dénigrant au besoin celles de ses rivaux, et propose son œuvre à l'admiration de la postérité. Dans le cas particulier de la naissance de la littérature latine, on peut aller jusqu'à dire, avec E. FANTHAM (p. 220), que la critique a précédé la production littéraire, puisque les premiers écrivains latins ont dû d'abord choisir — et donc apprécier ou évaluer — les œuvres grecques qu'ils voulaient traduire ou imiter.

Dès lors, le danger peut être qu'une histoire de la critique littéraire se confonde avec une histoire de la littérature tout court, et c'est un peu ce qui s'est produit par endroits. Le premier chapitre analyse la place et la fonction de la poésie dans la société grecque, d'Homère à Pindare; la personnalité des poètes demeure assez largement inconnue. On peut appeler cela une histoire littéraire de la société grecque, et c'est passionnant; mais on doit regretter, d'une part, que ce point de vue n'ait pas été clairement dissocié de ce que nous appelons la critique littéraire,